

Revue des deux mondes :
recueil de la politique, de
l'administration et des
moeurs

. Revue des deux mondes : recueil de la politique, de l'administration et des moeurs. 1925-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES NOUVEAUX PROBLÈMES MAROCAINS

Qui n'est allé au Maroc ? Après douze ans de protectorat, ce pays naguère fermé paraît au voyageur un lieu de tourisme, un centre d'affaires, un paisible plateau agricole. Et voici que, brusquement, dans les dernières semaines de 1924, il redevient une raison d'agitation en Europe, une préoccupation pour les hommes d'État, une manchette pour les journaux. Que se passe-t-il ?

A la vérité, il y a deux Maroc. L'un est la vaste zone, aussi tranquille qu'une province de France, où roulent les cars de la Compagnie Transatlantique. Mais cette zone tranquille est comme une enceinte gardée par des baionnettes. Le contraste est saisissant. Ici, le calme total, une étendue indéfinie de champs de blé. Là, l'existence du soldat en campagne dans des postes assiégés par un invisible ennemi. On passe d'une région à l'autre d'un coup, et parfois sans s'en douter. Que de voyageurs sont allés de Meknès, dans une automobile de louage, visiter la forêt de cèdres d'Azrou, sans se douter que la route était gardée par des cavaliers indigènes. Un peu plus loin que la forêt, le poste de Timhadit, isolé sur un pilon volcanique, marquait jusqu'en 1923, la limite du territoire soumis. Au delà de Timhadit on voyait une plaine, et après cette plaine, un terrain élevé et boisé. C'est là qu'on allait faire la corvée d'eau, à 1 500 mètres au plus du poste. Mais on la faisait sous la protection d'un détachement à cheval, et on était souvent attaqué. C'était d'abord une tirailerie pour

attirer les hommes, puis, quand ils étaient amenés assez loin, un coup de main rapide et en force.

Non seulement on passe rapidement dans l'espace, de la zone soumise à la zone dissidente, mais on passe pareillement dans le temps, avec une rapidité qui est un des étonnements du voyageur, de la guerre la plus acharnée à la soumission la plus loyale et la plus amicale.

Au printemps de cette année, les attachés militaires accrédités à Paris furent conduits au Maroc. On les conduisit à Khenifra. C'est une casbah dans la montagne aux sources de l'Oum-er-Rbia, le grand fleuve qui traverse tout le Maroc central. L'histoire de Khenifra est sinistre. Cette casbah qui se découpe sur le ciel du couchant, a été longtemps le centre du bloc insoumis des tribus Zain, qui avaient pour chef Moha ou Ahmou et qui interceptaient la route directe de Fez à Marrakech. Au mois de juin 1914 seulement, le général Henrys fut chargé, avec trois colonnes convergentes, d'aller occuper Khenifra. J'ai refait avec le colonel Freydenberg, le brillant commandant de la région de Meknès, l'itinéraire de l'une des colonnes, celle qui s'est portée de Meknès par Azrou sur Khenifra. On change de domaine fluvial, de sorte que la marche commence dans des gorges, continue sur l'arête de partage, lame étroite entre des précipices, et s'achève dans de nouvelles gorges, celles de la haute vallée de l'Oum-er-Rbia. Les trois colonnes atteignirent Khenifra le 12 juin. La règle marocaine est que tout point atteint doit être définitivement occupé.

Les Français s'établirent donc dans ce poste lointain, d'accès difficile, en plein cœur du pays ennemi. Chaque ravitaillement était une opération de guerre. Pour comble, le premier temps de l'occupation fut marqué par un désastre. Le colonel Laverdure, qui commandait la garnison de Khenifra, voulut surprendre les douars des réguliers de Moha ou Ahmou, à El-Herri, qui se trouve à 12 kilomètres dans le Sud. La surprise réussit ; mais, au retour, la colonne, fusillée de toutes les crêtes, perdit la moitié de son effectif, 33 officiers et près de 600 hommes. Pendant toute la guerre, Khenifra resta un poste isolé, perpétuellement investi. Il ne fut dégagé qu'en 1920, par une attaque combinée, partie de Tadla au sud et de Meknès au nord. Le 4 juin, le général Poeymirau reçoit la soumission de 2500 tentes. Une chaîne de postes relie, sur le

chemin que je viens de parcourir, Khenifra à Azrou. De l'un de ces postes, celui de Taka-Ichiane, le colonel Freydenberg m'explique l'opération qu'il a conduite en septembre 1921, face à l'Est, sur des plateaux dont nous voyons dans la lumière matinale les plans successifs, pour aller donner la main à une colonne qui venait de Bekrit. Je prends rapidement un croquis de ces crêtes dont la plus éloignée, qui était l'objectif, porte aujourd'hui le poste d'Ajgou. Un profond silence enveloppe la campagne. Dans le poste, de jeunes femmes ont suivi leurs maris, qui y tiennent garnison. Dans combien de ces baraquements, entre des murs de pierres sèches et des fils de fer, au fond d'un bled perdu, ai-je rencontré ce sourire plein de bonne grâce d'une Française qui, dans un foyer de fortune, privée de tout, mais fidèle à la loi de la famille, vit insouciant de danger, sans paraître se douter de son propre héroïsme.

Ainsi on se battait sur ces plateaux en 1920 et 1921. Dans un coin du paysage même que j'ai sous les yeux, le vieux Moha, ou Ahmou, notre ennemi, était tué le 27 mars 1920. Mais, tout en restant fidèle à la liberté, il avait reconnu la nécessité de se soumettre et il avait engagé ses fils à passer au parti des Français. L'un d'eux, qui a été tué dans nos rangs, était un modèle de chevalerie. Il a été pleuré par nos officiers comme le plus cher des compagnons d'armes. Un autre, Hassan, est pacha de Khenifra. Je vais le rencontrer tout à l'heure. C'est un homme de forte corpulence, dont le visage est encadré d'une barbe noire.

Quel spectacle offre ce Khenifra où on se battait, il y a trois ans ! Déjà une file de bâtiments neufs masque la casbah, et forme une avenue précédée de jardins. C'est la saison où les troupeaux passent des pâturages d'hiver aux pâturages d'été, et ce moment est marqué par une fête. Devant les nouvelles constructions, sur une immense esplanade, les tentes brunes et basses délimitent un cercle grand comme une petite ville. Dans ce cercle, on voit à chaque moment des groupes de cavaliers partir à plein galop et s'arrêter court, en déchargeant leurs fusils. Cette mousqueterie dure du matin au soir. Cependant cet après-midi, sur une colline qui domine un horizon de ravins, nous voyons un étonnant spectacle. On a dressé là des tentes. Les chevaux des chefs sont tenus à la main. La selle et le harnais sont chargés d'or. Une des vallées qui l'encadrent sert

de champ de courses. Et ces courses s'achèvent par une charge gigantesque exécutée par 1 200 cavaliers. Ils partent d'un point de rassemblement derrière nous et parcourent dans un flot de poussière, qui s'élève comme une flamme, un vaste cercle de la gauche à la droite, pour escalader enfin une crête, où les femmes et les enfants sont rassemblés. La charge est menée par un officier français aux côtés duquel galope le pacha Hassan, le fils de notre ennemi de 1920. Ce soir, sous une tente que les lampes électriques illuminent, ce même Hassan nous offrira une *diffa*. Les femmes de la tribu viendront danser, vêtues de robes de laine blanche. Elles formeront, au coude à coude, une chaîne serrée, oscillante, frémissante, qui serpentera, et s'aplatira tout à coup, toutes ces femmes tombant à genoux, au rythme d'une mélodie toujours recommencée. Cette amitié après la bataille, ce passage rapide d'une hostilité farouche à une confiance qui ne se dément plus, c'est tout le Maroc.

* * *

Ainsi, aux lisières du Maroc connu, commence le mystère du Maroc inconnu. Le Maroc connu, et qui ne l'est d'ailleurs que d'hier, c'est celui des vastes plateaux, où le printemps compose un tapis de soucis orangés, de moutarde sauvage couleur jaune citron, de coquelicots et de bourrache bleue. La tige mince de l'asphodèle frémit au bord des routes. De place en place, un douar montre un cercle de tentes. On rencontre un troupeau de moutons. Le sol partout cultivé donne une dizaine de quintaux de blé à l'hectare. Au bout de ces solitudes surgit tout à coup une grande ville, Casablanca, qui pullule, et les trois capitales, Fez, Rabat et Marrakech. Le triangle des trois capitales, si souvent décrites, enferme à peu près ce que le maréchal Lyautey a si heureusement appelé le Maroc utile. Mais ces plateaux fertiles sont eux-mêmes enfermés dans un cadre de montagnes : le grand Atlas au sud, le moyen Atlas à l'est, le Riff au nord ; et là commence une autre zone.

Le grand Atlas, au moins dans la région de Marrakech, est sûr, parce que les trois grands caïds qui en tiennent les portes sont ralliés au Gouvernement et par conséquent au Protectorat ; mais l'administration française n'y a pas pénétré. L'indépendance presque absolue laissée aux grands caïds, si elle a ses avantages, a ses défauts ; et ces défauts sont si grands qu'au

printemps de 1924, il a fallu élever l'un d'entre eux, le Goundafi, à une sorte de caïdat honoraire et partager son fief entre quatre fonctionnaires moins puissants. J'ai vu sa casbah à Amismis, sur les premières pentes de la montagne. Ce n'est qu'en 1922 qu'un officier de renseignements français a construit sur la colline opposée sa modeste petite maison. Et avec l'officier de renseignements arrivent les premiers éléments de l'ordre : le recensement, le cadastre, l'impôt perçu en vertu d'un rôle. Chez les deux grands voisins du Goundafi, le M'Tougui à l'ouest et le Glaoui à l'est, rien n'a été changé, et le premier linéament d'administration n'existe pas.

Le moyen Atlas au contraire est la région où tous les dissidents se sont réfugiés. On a appelé tache de Taza ces hauts plateaux qui ont été en partie conquis en 1923. Enfin au Nord, sur les rives de l'Ouergha, le voisinage de la zone espagnole, et de l'État pratiquement indépendant d'Abd-el-Krim, créaient une situation très incertaine, qui pouvait devenir très dangereuse. Au mois de mai 1924, le général de Chambrun y a mis fin en occupant une partie du terrain auquel le traité d'Algésiras nous donnait droit.

Tout cela sans doute, ce n'est plus le Maroc utile ; mais c'est le Maroc nécessaire. Les années 1923 et 1924 sont décisives dans son histoire. De cette histoire, le hasard des voyages m'a fait connaître les acteurs, et m'a parfois rendu le témoin. Dans la poche de Taza, j'avais en 1923 survolé le territoire des Ait-Tseghouchen rebelles et vu les préparatifs de l'expédition ; en compagnie du capitaine de Lattre, chef du 3^e bureau de l'état-major du général Poeymirau, j'avais gagné par la voie des airs Assaka sur la haute Moulouya (1). Imaginez une grande vallée rouge, sèche, brûlante, à fond plat. D'un côté, la muraille de neige du grand Atlas. De l'autre, la région à conquérir, le moyen Atlas, comme une espèce de forteresse bleuâtre, escarpée et déchiquetée. Un ciel bleu sur tout cela, de l'herbe sèche, et pas un arbre. Et dans ce bled un poste français, qui n'est que bravoure et bonne humeur. En 1924, j'ai constaté sur le terrain les résultats de la campagne dont j'avais

(1) Le capitaine de Lattre, une des intelligences les plus vives et les plus séduisantes dans le corps d'élite des officiers français au Maroc, a été, au lendemain de la mort du général Poeymirau, la victime d'une tentative d'assassinat : un fanatique lui a tailladé le visage à coups de poignard.

vu l'année précédente les préparatifs ; j'ai visité la région conquise et je crois être le premier voyageur, après les officiers en service, à avoir visité les postes extrêmes. Partout j'ai vu ce qui se dépense d'énergie, de patience, de froide bravoure, d'intelligence avisée, pour maintenir, autour du Maroc des commerçants, des colons et des touristes, ce cordon de sécurité, tissé de courage et d'habileté française. J'ai vu la vie dans les postes isolés de la montagne. Il m'a semblé que cette œuvre menée en silence intéresserait le lecteur.

* * *

En 1923, on ne connaissait cette masse confuse de hauts plateaux, qui forme la *tache de Taza*, que par des récits d'indigènes et des photographies d'avions. Au nord, la tache venait jusqu'à petite distance de Taza ; là s'étendait la puissante confédération des Beni-Ouarrain. A l'ouest, la zone insoumise s'allongeait dans le sud de Fez jusqu'au voisinage immédiat du poste de Timhadit. Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que la limite de la dissidence soit une barrière. A quoi reconnaître un insoumis quand il vient aux marchés du pays soumis ? On en a vu qui venaient soumettre leurs procès à un officier de renseignements qui leur inspirait confiance entre tous, le capitaine Hayard, et qui, après s'être fait donner un jugement selon les lumières de l'ennemi, retournaient à la dissidence. Aux portes mêmes de Meknès, sur le plateau d'Ito qui s'élève à 1 500 mètres, il n'était pas rare de recevoir des coups de fusil, partis d'une forêt où se trouve un lieu de pèlerinage. Cette corne ouest de la tache est habitée par la confédération des Ait-Tseghouchen. Ceux des Ait-Tseghouchen que j'ai vus étaient reconnaissables à leur profil fin, à leurs yeux couverts de lourdes paupières, aux coins abaissés de leur bouche, à leur menton long et carré où pend une barbe maigre.

Bridier au nord les Beni-Ouarrain et dégager Taza, réduire au sud les Ait-Tseghouchen et rouvrir la route impériale de Fez vers le sud, tels étaient les premiers objectifs. L'opération du nord a été confiée au colonel Freydenberg, avec 8 bataillons, dits groupe de Taza. Je n'ai pas vu l'opération et je n'en connais pas le terrain : j'en parlerai donc très brièvement. Elle se décompose en trois actions distinctes. Le colonel Freydenberg, après s'être concentré à Bou-Rached, s'est porté sur Berkine, le

6 avril. Il avait devant lui une harka importante commandée par Si-Amar ou Belgacem, personnage énergique, très écouté, en relations avec les dissidents de la zone espagnole. Le 13, Berkine est atteint, après un violent combat. Le 18, les soumissions commencent. Le 22, la harka ennemie se dissocie. Le 23, le colonel Freydenberg revient sur Bou-Rached, pour commencer la seconde action, qui est d'occuper, plus au nord, l'îlot isolé des Beni-Bou-Zert. Cet îlot est un paysage de Karst, où les montagnes, qui culminent à 1 800 mètres, sont séparées par des dépressions sans écoulement, de véritables dolines. Attaqués le 5 mai, les indigènes, accrochés aux montagnes, se défendirent avec une énergie farouche, luttant au corps à corps et se faisant tuer sur place. Enfin, le 10, les derniers rebelles demandèrent l'aman. Ils versèrent entre les mains des Français un butin édifiant : 90 fusils Lebel, 1 fusil mitrailleur, 1 fusil automatique. Comme toujours, dès que la soumission est faite, le pays redevient complètement tranquille. Les indigènes se réinstallent sur leurs terres, surveillés par nos postes.

Le colonel Freydenberg entame le 19 mai la troisième action. Il s'agit d'aller au sud de Souk-el-Arba saisir le château d'eau, d'où coulent en sens inverse le Tmoughoud vers la Malouya, le Zloub vers le Sebou. Cette région de sources, qu'il est important de contrôler, est en même temps la partie la plus fertile du pays des Beni-Ouarrain. L'opération du 19 est dirigée sur le haut cours du Tmoughoud. La marche de la colonne est dérobée par le brouillard et les objectifs atteints presque sans combat. Laissant sur ces positions deux bataillons, le colonel Freydenberg revient sur Souk-el-Arba et exécute, le 29 et le 30 mai, une dernière opération sur la crête de partage des deux vallées opposées, au Caf-el-Kelaa. Les indigènes sont rejetés au sud dans des hauteurs supérieures à 2 000 mètres, où ils ne réagissent plus.



Les opérations contre les Ait-Tseghouchen sont plus compliquées. On peut voir que la corne sud-ouest du pays insoumis est étranglée entre Almis au nord et Enjil au sud. Ces deux points sont reliés par la route impériale de Fez vers le sud, le Trik-Soltane. Des bases avaient été organisées à Almis et à Enjil et, au printemps de 1924, deux colonnes s'y concentrent,

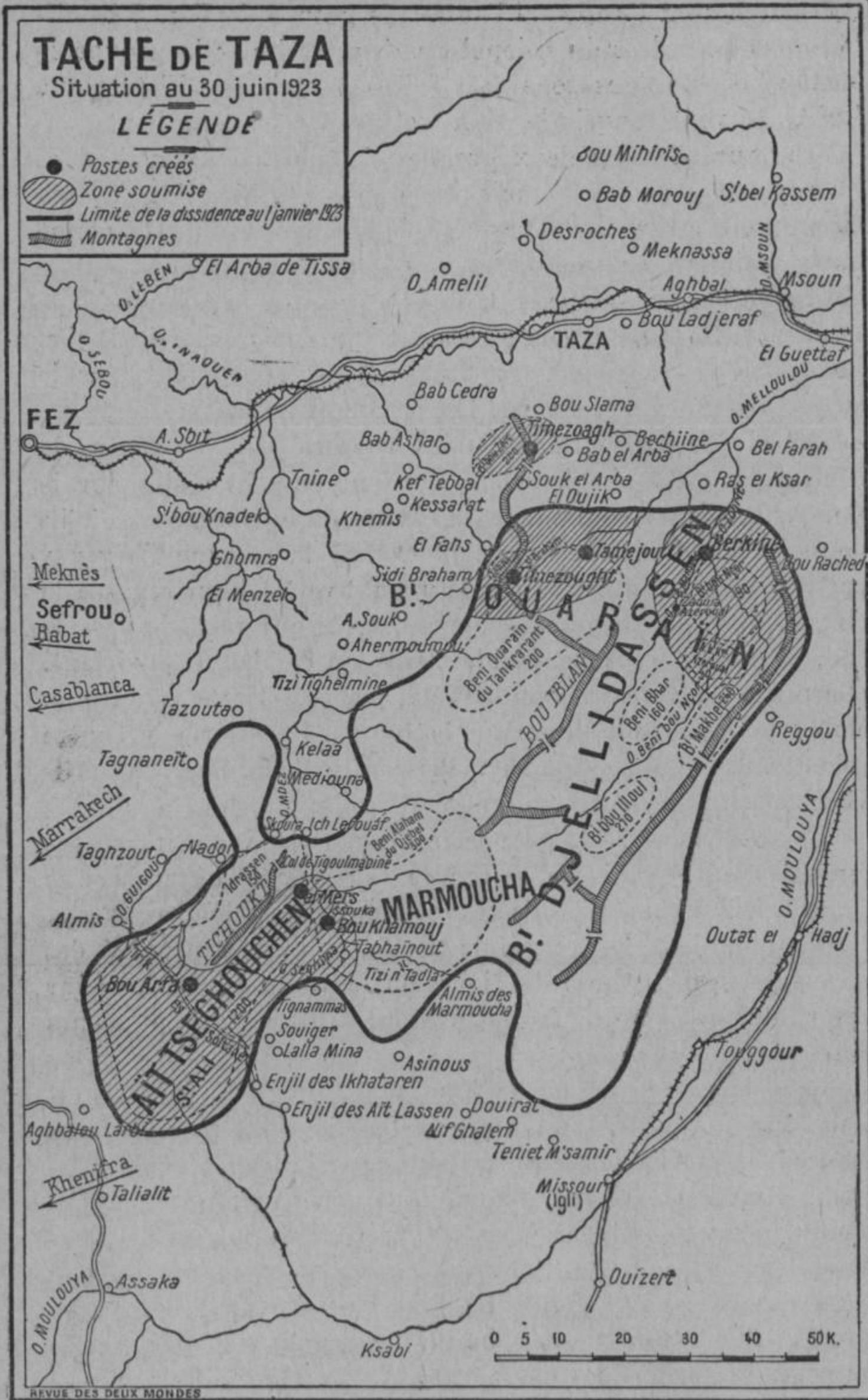
qui marcheront l'une vers l'autre : le groupe de Fez, 5 bataillons sous les ordres du colonel Cambay, à Almis; le groupe de Meknès, 8 bataillons sous les ordres du général Théveney à Enjil. Ils vont rouvrir le Trik-Soltane par les deux bouts.

La rencontre des deux groupes s'est faite le 20 mai, dans un paysage magnifique, mais peu propre à la bataille; c'est un cirque, dit cirque de Boulmane, que domine d'un côté une falaise calcaire, comme on en voit dans le Dauphiné (tout le champ de bataille rappelle certains aspects de la Grande-Chartreuse). Cette falaise, complètement à pic, s'appelle le Djebel Bou-Arfa. A son pied, le Trik-Soltane débouche dans le cirque par une gorge étroite, la gorge de Recifa.

Au cirque de Boulmane, nous sommes juste au centre de l'action. Les Aït-Tseghouchen s'étaient en effet postés sur le Bou-Arfa, lequel commande le cirque et la gorge, et où ils pouvaient se croire inexpugnables. Mais la colonne Théveney partit à l'assaut, non pas par le versant vertical qui regarde le cirque, mais par le versant opposé, celui qui regarde vers le sud, et qui est plus accessible. Dans un combat très violent, elle rejeta l'adversaire vers la crête, juste au-dessus du cirque. Mais cette crête était elle-même battue par l'artillerie de l'autre colonne, la colonne Cambay. Pris entre deux feux, les Aït-Tseghouchen se dispersèrent dans les bois.

Le Trik-Soltane, la grande route par laquelle les empereurs peuvent, en théorie, se rendre de Fez dans la grande oasis du sud, le Tafilalet, d'où ils sont originaires, est donc rouverte. J'y ai roulé dans les gorges de Recifa, et j'y ai rencontré des caravanes, qui profitent des jours où la route est gardée pour emprunter ce chemin. La sécurité est ainsi assurée plusieurs jours par semaine.

Dans le cirque même de Boulmane, un poste français est établi sur une butte. C'est un carré fortifié, dont une des faces est occupée par les casernes, un autre par le logement des officiers. Tout cela est net, blanc, bien aménagé. Deux jeunes lieutenants vivent là, occupés à surveiller la falaise de Bou-Arfa et le coupe-gorge de Recifa. Ils sont gais, ils ont installé leurs chambres avec goût. Ils font leur devoir difficile avec simplicité. Sur tout notre chemin, nous allons rencontrer cette jeunesse de France. Ils ont vingt ans; ils administrent, ils se renseignent, ils négocient avec une prudence de vieux chefs,



et quelquefois, comme à El-Mers, les balles pleuvent sur la salle à manger où ils déjeunent. Ils sont ignorés de tous, et je crois que les récompenses ne pleuvent pas comme les balles. Certains passent des mois et des mois entre des murs cernés de fils de fer, dans le vide dangereux du pays ennemi. Ils ne peuvent sortir qu'en nombre et en se gardant, et chaque sortie est une opération de guerre. Tels je les avais trouvés en Syrie, tels je les vois ici. Ils sont sains, joyeux et actifs. La race reverdit en eux. C'est, dans ces déserts, de l'Euphrate à l'Atlas, qu'il faut aller chercher la plus belle image de la France.

Après la bataille de Bou-Arfa, les deux groupes de Fez et de Taza furent réunis sous les ordres directs du général Poeymirau et débouchèrent face à l'est dans une vaste plaine.

Imaginez sous le soleil une étendue grisâtre d'alfa. Quelquefois, une casbah rousse s'en distingue à peine. Rien ne paraît vivant. A droite, au loin, un ruban vert marque le cours de la Seghina. A gauche, s'élève un massif pierreux dont le Bou-Arfa était l'extrémité, et que nous contournons maintenant : une sorte de château fort aux crêtes dentelées, bleuâtres, parfois rayées de neige : le massif du Tichoukt. Il est encore aujourd'hui un repaire de rebelles. Sur la piste où nous roulons, on ne peut passer que si la sécurité est mise, c'est-à-dire si des groupes postés de place en place surveillent le terrain. Des officiers viennent nous attendre à certains points, et quelquefois des chefs indigènes. Des femmes viennent implorer une sentence ou une grâce ; l'usage voudrait qu'elles missent sur leur tête prosternée le pied du vainqueur ; mais l'automobile rend ce protocole malaisé. Et elles attendent debout, ayant mis simplement, en signe de soumission, un soulier sur leur tête.

C'est à travers cette plaine que la colonne Poeymirau marche jusqu'à l'endroit où la Seghina tourne au nord, rebroussée par une crête montagneuse qui ferme la plaine à l'est, et qu'on appelle le Bou-Khamoudj. Cette crête termine aussi le territoire des Ait-Tseghouchen. Au delà commence celui des Marmoucha. Il parut essentiel de séparer ces deux puissantes confédérations. L'assaut fut donné au Bou-Khamoudj le 9 juin. Ait-Tseghouchen et Marmoucha s'étaient unis pour se défendre, et formaient plus de 3 000 fusils. Des déserteurs leur avaient appris à se retrancher. L'apôtre de la guerre sainte,

Sidi-Raho, était parmi les défenseurs. Il y eut des erreurs dans la direction des colonnes d'assaut. Cependant les objectifs furent atteints à 11 heures, et le combat terminé à 18 heures.

Voici donc le général Poeymirau, maître de la crête qui sépare les deux grandes confédérations ennemies. Avant de s'attaquer aux Marmoucha, il décide de revenir sur ses pas, pour en finir d'abord avec les Ait-Tseghouchen.

Nous avons laissé sur notre gauche dans la plaine de la Seghina, à la hauteur d'Ifkem, une piste qui s'embranché sur la piste principale, et qui s'élève vers le nord, par des pentes douces, jusqu'à El-Mers, lieu de pèlerinage et centre politique. C'est ce point que le général Poeymirau décida d'abord d'enlever. L'attaque eut lieu le 24 juin. Elle fut très difficile. L'aile droite était fusillée de flanc par l'adversaire posté dans le couloir de la Seghina. L'aile gauche, qui avait pour objectif une hauteur qui dominait le champ de bataille, trouva, derrière cette hauteur, une crête plus élevée encore, de sorte que le but fut manqué. Malgré ces incidents, le centre réussit à se porter en avant et à conquérir El-Mers. Dès lors, la soumission des Ait-Tseghouchen fut assurée, à l'exception de ceux qui sont réfugiés dans le Tichoukt. Mais, de tout temps, les hautes vallées ont été le refuge des irréductibles. Il ne s'agit plus que de petits groupes destinés à se rallier peu à peu.

Les opérations à l'ouest de la Seghina étaient terminées. Il restait à opérer à l'est de ce fleuve.

Cette fois encore, on procéda par colonnes convergentes; le colonel Freydenberg, qui avait maintenant les mains libres dans le nord, se porte sur Skoura, d'où il devait marcher face au sud, à la rencontre de la colonne principale, qui opérait face au nord. Le terrain d'opérations est parmi les plus redoutables. Ce sont, cette fois, des montagnes de 2 000 mètres qu'il faut gravir, séparées par des vallées profondes, qu'il faut franchir. Les deux colonnes réussirent à établir des chaînes de postes, et à se rejoindre virtuellement, c'est-à-dire à faire passer un détachement de l'une à l'autre, sous le feu de l'ennemi. Mais il est bien évident que les opérations à l'est de la Seghina ne peuvent pas être considérées comme achevées.

Cette liaison à peine obtenue, nos troupes avaient encore à soumettre la partie sud de la tache de Taza, c'est-à-dire à opérer contre les Marmoucha, qui ont la réputation d'être plus civi-

lisés et plus accessibles que les sauvages Ait-Tseghouchen. Plus exactement, il s'agissait de s'attaquer à une fraction des Marmoucha, qui s'appelle les Ait-Bazza. Les opérations ont été conduites principalement, et avec autant de sagesse que de bonheur, par le général de Chambrun, qui a pris le commandement du groupe, quand le général Poeymirau fut retourné à Meknès.

J'ai passé la nuit dans un des postes créés par la colonne-sud, le poste des Ait-Makhlouf. C'est sur le haut d'un piton, un fort en pierres sèches, élevé par la Légion. Nous étions en mai, et les magasins venaient d'être approvisionnés jusqu'en septembre. Il n'est pas question de sortir des fils de fer, sauf en force. Le lendemain, nous sommes allés visiter les postes d'une montagne voisine, le Djebel Idlan. Nous formions un groupe d'une dizaine de cavaliers, précédés d'un détachement de *mokhrasni*, suivis d'un autre détachement. Nous dévalions les pentes. Des sentes dans les blés verts marquaient la route. Le pays est d'ailleurs bien cultivé, et de temps en temps les chevaux sautaient une *segua* d'irrigation. Ou bien, ils se laissaient glisser sur les quatre pieds dans le lit d'un oued, pour remonter l'autre pente au petit galop. On ne rencontrait que des laboureurs pacifiques. Cependant, dans le fond des ravins, les mitrailleuses claquaient. On entendait la détonation des grenades, et on voyait l'éclatement des petits **obus**. Sur les pentes du Djebel Idlan, des hommes immobiles comme des statues, le fusil à la main surveillaient chaque ombre sur la roche. Grâce à ces précautions, nous n'avons pas entendu siffler les balles ennemies, ce qui est assez rare. Le Djebel-Idlan lui-même ne commande qu'à demi la région. Le vrai nœud des montagnes est le Sidi Abd-el-Kader, que nous distinguons à travers la brume, et qui sera évidemment l'objectif d'une nouvelle campagne.

Le projet d'une campagne, en 1924, dans la tache de Taza, ne devait pas être exécutée, et les circonstances allaient orienter tout autrement la politique marocaine. Déjà, au moment où je visitais la région, une opération se préparait dans le nord sur la frontière commune à la zone française et à la zone espagnole.

Cette frontière a été fixée d'une façon sommaire par l'acte d'Algésiras. Appartiennent à la zone française toutes les tribus

qui boivent dans l'Ouergha. Quoique le droit leur fût ainsi reconnu d'occuper la rive nord, les Français n'avaient jamais franchi le fleuve dans sa partie moyenne. De rares postes, éloignés l'un de l'autre et tenus par quelques Sénégalais, s'échelonnaient le long de la rive sud, sur une ligne est-ouest. Il n'en fallait pas davantage dans cette région tranquille. La situation de ces postes était d'ailleurs médiocre, car la vue leur était complètement bouchée par les hauteurs inoccupées de la rive nord. Au delà de ces hauteurs on trouve une nouvelle plaine, et au delà de cette plaine, les montagnes neigeuses du Rif, siège de la puissance d'Abd-el-Krim.

Or, dans les premiers mois de 1924, Abd-el-Krim avait cherché à étendre son influence sur les tribus riveraines de l'Ouergha. Loin de présenter cette opération comme un acte d'hostilité envers la France, il se fondait sur le fait que nous n'occupions pas la rive nord, à laquelle nous avons droit. Trois fois il fit demander à Fez où étaient les limites de la zone française. Comme il fallait bien que quelqu'un maintînt l'ordre sur cette rive, il en avait assumé la charge. Il nomma donc des caïds dans les tribus, y leva des impôts et les contraignit à avoir un certain nombre d'hommes portant fusils.

Il y avait de quoi inquiéter les Français. Les tribus de l'Ouergha, jusqu'ici divisées et inoffensives, pouvaient devenir un danger si Abd-el-Krim, en les soumettant, en faisait une masse cohérente. Au mois d'avril, Abd-el-Krim envoya trois harkas contre une des confédérations, celle des Beni-Zeroual, dont le chef est Der-Kaoui. Il faut se représenter chacune de ces harkas comme constituée par un noyau de 3 à 400 réguliers, grossi en route des hommes qu'on peut tirer des tribus qu'on traverse, et enfin de tous les guerriers de la tribu voisine de celle qu'on attaque : au total, 2 à 3 000 combattants, tous armés de fusils à tir rapide, et bien approvisionnés ; les hommes ont 200 cartouches, et des caisses de munitions suivent la colonne, portées par des ânes.

Der-Kaoui, dans ce péril, demanda l'aide des Français. Ceux-ci ne pouvaient la refuser. Les Beni-Zeroual habitent la zone que l'acte d'Algésiras a mise sous notre protection. D'autre part, Abd-el-Krim avait éparpillé ses forces. Ses trois harkas furent battues séparément.

Mais dans ces circonstances, il était impossible aux Fran-

çais, et il eût été fort dangereux pour eux, de rester au sud de l'Ouergha, et en forces insuffisantes. Il leur fallait absolument s'établir sur les hauteurs de la rive nord. Tout le monde le souhaitait, les Beni-Zeroual, comme la plupart des tribus riveraines de l'Ouergha, attendaient notre protection. Abd-el-Krim, récemment vaincu, ne pouvait entrer en ligne sur ce théâtre d'opération. Le général de Chambrun, qui a exécuté toute cette préparation diplomatique, a eu l'habileté de se faire appeler par les uns, désirer par les autres, et de n'engager son action militaire qu'au moment où Abd-el-Krim ne pouvait s'opposer à sa progression.

Dans le courant de mai 1924, une expédition était préparée dans le plus grand secret. La date où elle pourrait être déclenchée était celle où la route serait finie. Enfin le 25 mai, la concentration se fit à Aïn-Aïcha. Ce poste présentait un aspect singulier. Non seulement on y voyait, en attirail de campagne, les troupes destinées à exécuter le premier bond; mais une foule de gens du pays venaient y discuter de la chose publique. C'était un forum rempli d'hommes en burnous. Il a fallu mettre de l'ordre dans les soumissions, qui se seraient étendues à des régions beaucoup trop éloignées; on n'a accepté la *tarquiba* que de ceux dont on allait réellement occuper le territoire.

Le général de Chambrun avait lancé cette proclamation :

«... Certes nous n'hésiterions pas à briser tout obstacle qui barrerait notre route, mais souhaitons que, n'ayant pas à user de notre force, d'heureuses circonstances nous permettent d'agir suivant cet idéal pacifique qui nous est si cher.

« Appelés par les tribus dont nous allons occuper le sol, nous nous efforcerons de respecter les foyers et les biens.

« Qu'il soit dit dans cette vallée de l'Ouargha aussi fertile que belle : Les armes françaises ont encore délivré les faibles d'une longue oppression et n'ont apporté que des bienfaits. »

Le commandant des forces françaises disposait de 11 bataillons à 600 hommes, de 12 batteries, et de 4 escadrons, plus des goums et des partisans. Il fit deux groupes mobiles, qui débouchèrent le 6 au petit jour, guidés par les gens du pays, et dans un dispositif de marche calculé pour ne pas gâter les cultures. Les troupes traversèrent ainsi la plaine de l'Ouergha, frémissante de blés et d'orges magnifiques, et s'élevèrent sur les

hauteurs. Les objectifs avaient été choisis juste dans le nord de Fez. Le bond était de 20 kilomètres en profondeur, sur une largeur de 30. Environ 25 000 indigènes passaient sous notre contrôle. Pas un coup de fusil n'avait été tiré. Les trois premières semaines, les opérations coûtèrent 5 hommes. On construisit immédiatement les postes. Il n'y avait d'ailleurs pas de temps à perdre, car Abd-el-Krim allait essayer de nous déloger.

A peine les postes achevés, les petites tribus du haut Ouergha, soulevées par Abd-el-Krim, les attaquaient le 5 juillet. Mais les troupes étant retranchées, les pertes furent presque nulles : moins de 10 hommes. L'ennemi se retira, ayant eu 200 hommes par terre.

Cependant la bande de 30 kilomètres qu'on venait d'occuper se trouvait en l'air. Une fois les garnisons dans les postes, le groupe Colombat reçut pour mission d'étendre la conquête à gauche, afin de la raccorder avec les anciens postes de la région d'Ouezzan. A droite, le groupe Cambay allait renforcer les faibles ouvrages qui couvraient Taza vers le nord.

Mais sur ces entrefaites, Abd-el-Krim lançait une nouvelle harka, très importante cette fois. Une masse de 3 000 guerriers s'infiltrait par le haut Lebene, en direction générale de Fez. Le mouvement fut connu à Fez le 22 juillet. Les 23 et 24, le danger devenait sérieux. La fidélité des Hayaina, qui sont juste au nord de Fez, et qui sont tranquilles depuis douze ans, paraissait ébranlée. Il fallait parer le coup rapidement. Quatre bataillons du groupe Colombat, alertés, revinrent face à l'est à marches forcées, couvrirent 50 kilomètres en deux nuits, tombèrent le 25 à la pointe du jour sur la harka, la coupèrent en deux et la détruisirent dans la journée. Elle avait perdu 500 hommes, les Français 22. Cet épisode a montré la nécessité de barrer par un système de postes la trouée de Lebene. Au surplus, le seul fait de s'être battu sur ce point implique l'occupation. Au Maroc, tout recul est l'aveu d'une défaite, et le terrain conquis ne doit jamais être abandonné.

Le commandement de Fez avait fait un coup de maître en mettant dans nos intérêts les Beni-Zeroual, situés à l'ouest du front d'attaque du 26 mai. Cette puissante confédération comprend 60 000 âmes et 5 000 fusils. Son chef, le Der-Kaoui, était venu voir le maréchal Lyautey, et, tout en lui promettant son

aide, ne lui avait pas caché qu'il craignait des défections chez les siens. Or ces défections auraient ouvert une trouée en direction de Fez. Le général de Chambrun demanda l'autorisation de fermer cette trouée en y établissant une région fortifiée. Le maréchal y consentit. Mais, à ce moment précis, un coup de théâtre se produisait. Les Rifains attaquaient, à 300 kilomètres dans l'est, les postes d'Hassi-Ouenza et d'Hassi-Medlen, qui couvrent Oudjda à l'ouest. Il fallut parer à ce nouveau danger. Des bataillons pris sur le groupe Cambay et deux bataillons venus d'Algérie (un de Sénégalais et un de tirailleurs) furent concentrés à Nekhila, à 30 kilomètres dans le sud des postes menacés.

L'opération sur les Beni-Zeroual ne fut d'ailleurs pas contremandée, et l'une et l'autre action s'exécutèrent à la fois. Le 4 septembre, à gauche, des troupes du groupe Colombat occupaient un cinquième du territoire des Beni-Zeroual; le lendemain 5, à droite, la colonne aux ordres du colonel Cambay débouchait de Nekhila, et dégageait les deux postes investis. L'ennemi, fort de 2000 fusils, se retirait. Cette double opération s'effectuait sans pertes.

La saison s'avancait et la campagne pouvait être considérée comme finie. Mais, sur ces entrefaites, les Espagnols évacuaient une grande partie de leur zone. Cette évacuation laissait à découvert les postes français situés au nord d'Ouezzan et non loin de l'Océan. Il fallut les renforcer et les consolider. Ce fut la dernière opération de l'année.

* * *

J'ai tenté de donner dans ces lignes les éléments qui définissent la situation au Maroc. Ces éléments sont au nombre de trois. Dans le grand Atlas, notre sécurité a été longtemps assurée par la soumission des grands caïds, et cette politique a donné de précieux résultats, puisque nous avons pu, grâce à ces chefs puissants, tenir le Maroc méridional avec des effectifs insignifiants. Cette année encore, le général Daugan, un des héros de la division marocaine, qui commande à Marrakech, a pu prêter une grande partie de ses forces au général de Chambrun. Mais la politique des grands caïds subit elle-même une crise. Pour rendre ce que l'on attend d'elle, il importe de l'étayer par la force. On ne peut dégarnir complètement le sud

de ses bataillons. Comme on le voit, les événements qui se déroulent, en ce moment, sur le front nord du Maroc, affectent directement les régions méridionales de notre Protectorat.

Au centre, la tache de Taza, considérablement réduite, demande pourtant une campagne nouvelle. Cette campagne n'a pu être faite en 1924. Cependant les deux antennes qui, à l'est de la Seghina, s'étirent l'une vers l'autre, ne peuvent rester indéfiniment à l'état de chaînes tendues en pays ennemi. Il est presque impossible d'aller au poste des Cascades, par exemple, sans perdre du monde. En un an, sans combats proprement dits, cette région a coûté beaucoup de monde. Il est évident que cette situation ne peut durer.

Mais la grande préoccupation est aujourd'hui le front nord. C'est à cause de lui que la campagne projetée pour 1924 dans la tache de Taza n'a pas eu lieu. Les opérations sur l'Ouergha étaient à peine terminées que les Espagnols commençaient une retraite générale vers la mer. A l'heure où l'on écrit, ils n'occupent plus que Mèlilla dans l'est, et à l'ouest une étroite bande qui couvre à peine le chemin de fer de Tanger à Fez. La région libérée se divise en deux zones : le Rif à l'est, où commande Abd-el-Krim, le Djebel à l'ouest, où Raisouli exerce une grande influence. Entre les deux s'intercale la confédération des Beni-Zeroual, qui est en négociations amicales avec nous.

Le danger est pour le printemps prochain. Jusque-là le mauvais temps, puis la saison des semailles, rendent des hostilités peu probables, mais que se passera-t-il en avril ? Sans doute, le pouvoir d'Abd-el-Krim sur les tribus n'est pas très solide, et peut-être est-il possible de désunir en partie sa puissance. Mais si on n'y réussit pas, il serait vain de se dissimuler qu'une attaque sur l'Ouergha est probable, et des mouvements dans Fez possibles. Sans exagérer le sérieux de la situation, il faut s'attendre à repousser un assaut. Qu'on mesure à ce signe l'ignorance de ceux qui croient que nous avons pu souhaiter cette défaite espagnole, dont le contre-coup est une si grave menace.

HENRY BIDOU.

LE LANGAGE ET L'INTELLIGENCE

Les rapports du langage avec l'intelligence ! Voilà un problème débattu depuis longtemps, et par les plus grands philosophes, depuis Platon, dans le *Cratyle*, jusqu'à Condillac, qui a émis des idées ingénieuses, hypothétiques et profondes sur cette ardue question. De sorte qu'il y a, semble-t-il, quelque outrecuidance à l'aborder encore.

Pourtant, il me paraît qu'un physiologiste peut avoir l'audace de la reprendre à un point de vue un peu nouveau, et chercher à prouver, d'une part, que l'intelligence, en se développant, a nécessité un langage, et, d'autre part, qu'à son tour, le langage reconnaissant a développé énormément l'intelligence.

J'ose espérer qu'on trouvera ces deux propositions, exposées ici brièvement avec leurs déductions multiples, comme très vraisemblables, et par conséquent ne méritant pas d'être traitées de paradoxales.

I

Ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal, c'est que l'animal n'a pas de langage. Certes l'animal, par des intonations variées, indique les sentiments variés qui l'agitent. Ses volitions, ses impulsions, ses répulsions se traduisent nettement par des sons distincts. Mais ce n'est pas du tout la parole, bien évidemment.

« Quel est ton sort ? dis-moi, demande Mercure à Sosie. — D'être homme et de parler, » répond Sosie avec une concision merveilleuse. Et il est homme parce qu'il parle.